RÉPONSE

A MONSEIGNEUR

LE COMMANDANT DU CHATEAU,

OU

AU GEOLIER

DES CACHOTS DES ISLES DE SAINTE-MARGUERITE;

SUR M. D'EPRÉMESNIL, ET SUR LES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Sous ma chaumière, le 25 Janvier 1789.

Lingua mali pars peſſima ſervi. Juv.

MONSEIGNEUR LE COMMANDANT,

J'AI lu votre plate paſquinade ſur M. d'Epréméſnil, ou plutôt, je l'ai parcourue avec toute l'indignation qu'elle mérite. Je ſavois que cette mauvaiſe plaiſanterie étoit répandue dans le Public, & je deſirois la voir, parce que j'eſpérois

Cuu FRC 7827

M+W 15763

y trouver au moins quelques preuves des fautes qu'on impute à M. d'Eprémesnil : elle est parvenue jusqu'à moi, cette mauvaise brochure, & je n'y ai trouvé que l'éloge du respectable Magistrat que vous avez l'intention maligne d'humilier.

Avoir été couronné à Aix, à Lion, dans plusieurs autres Villes du Royaume, n'est point un crime, M. le Geolier ; c'est un honneur effectif que le couronnement de la Dugazon n'a point terni. Avoir dit que le Parlement n'a pas eu tort d'avoir condamné un Concussionnaire, n'est pas encore une faute ; c'est, tout au plus, une vérité équivoque.

Mais M. d'Eprémesnil est-il antagoniste de M. Necker ? est-il ennemi du Tiers-Etat ? est-il intolérant ? Voilà, M. le Geolier, ce que vous décidez, ce que vous ne prouvez pas, & ce que l'on attendoit de vous.

Adhuc sub judice lis est.

Si M. d'Eprémesnil hait M. Necker & le peuple, sa haine est injuste : cette haine est fille de l'ignorance ou de l'ambition. Si, fille de l'ignorance, il faut l'éclairer ; si de l'ambition, il faut le vouer à l'exécration publique ; mais, M. le Geolier, *nemo repente fuit turpissimus*. Vous n'êtes,

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

peut-être qu'un Oracle, en tout ſemblable à la Sybile de Cumes.

Si vous n'aviez attaqué que M. d'Eprémeſnil, je ne ferois mention ni de vous, ni de votre mauvais libelle; mais vous attaquez les Parlemens; & dans la criſe où ſe trouve l'Etat, vous faites plus de mal que vous ne penſez. Vous favoriſez une cabale qui ne cherche qu'*à diviſer, pour régner.* Vous vous croyez ſage, Monſieur, & vous paroiſſez n'être qu'un fanatique ſans principes, ſans ſyſtêmes, ſans raiſon. Nous ſommes à la veille d'une grande révolution, M. le Geolier, & cette révolution ne peut pas être mauvaiſe, ſi la diſcorde ne s'en mêle pas.

Il s'agit de fermer toutes les priſons, de donner une grande extenſion aux Sciences, de ſupprimer tous les Geoliers, toutes les ſang-ſues du peuple, tous les fauteurs de la malverſation publique: il eſt queſtion de réformer de grands abus, de régénérer l'Etat, de nous rendre *tous* à la raiſon, à la juſtice, au bien; mais l'impiété, Monſieur, l'injuſtice, le délire ont leurs partiſans. Tous les êtres voués au crime cherchent, comme vous, à jetter de la poudre aux yeux du Public, & cette manie peut altérer la ſubſtance de notre félicité.

Il y a long-temps, Monſieur, qu'on cherche à indiſpoſer le meilleur des Rois contre ſes Parlemens, & ſes Parlemens contre lui. On ne s'en

tient pas-là : on insulte à son auguste Epouse ; on lui impute des fautes qu'elle n'a pas commises, on la déchire, on la décrie, on l'expose au mépris d'un Peuple qui bientôt l'adorera : on cherche à rompre toutes les mesures d'un Ministre qui, graces au Ciel, & au *Résultat* qu'il vient de publier, franchira, malgré l'opposition des méchans, toutes les barrières de l'envie & de la jalousie.

Oui, M. le Geolier, le nom de M. Necker ne peut plus mourir ; sa gloire ne peut plus être ternie. Son *Résultat* est le chef-d'œuvre de la politique humaine. Qu'il meure, que la cabale renverse tous ses projets, son *Résultat* nous restera ; & le François qui ne dira pas : nous avons perdu le plus digne appui du Trône & des Peuples, sera comme vous, M. le Geolier, l'ennemi secret de Louis XVI & de la Nation ; l'Europe, l'Univers entier le désavouera.

La cabale, Monsieur ; sous ce nom je comprends tous les ennemis secrets de ma Patrie, ces béats hypocrites qui font tout, & qui paroissent ne rien faire, tous ceux enfin qui s'engraissent aux dépens du Peuple, & qu'on ne sauroit trop vouer à l'animadversion publique ; les Tarquins, les Nérons, les Phalaris, les Ravaillacs cherchent encore sourdement à séparer la Noblesse du Tiers-Etat ; mais, Monsieur, que la Noblesse, que le Tiers-Etat, que les Parlemens, que M. d'Epré-

meſnil, que M. Necker, que le Roi, que la Reine, les Princes, tous les gens de bien ſe réuniſſent dans ce moment; qu'ils comprennent qu'on ne cherche à les diviſer que pour ternir leur gloire & avilir la Nation (1).

L'ouvrage de notre félicité eſt conſommé, l'Etat eſt régénéré, la gloire de Louis XVI, celle de la Reine, des Princes, du Miniſtre, des Membres de notre auguſte Tribunal, auteur immédiat de l'heureuſe révolution qui ſe prépare, pour la reſtauration de l'Etat, ſera éternelle (2). Les mœurs renaîtront; oui, M. le Geolier, nous deviendrons, ſi nous voulons, la première Nation de l'Univers. Nous pouvons liquider la dette de l'Etat, duſſions-nous *trois milliards :* la France abonde en reſſources (3). Entendons-nous, Mon-

(1) Je ſuis occupé d'un petit Ouvrage, où je démontrerai que les Princes & la Nobleſſe ont beaucoup à gagner dans les réformes qu'on propoſe, & qu'ils n'ont rien à perdre. Ils n'ont jamais calculé ce qu'ils paient aux Miniſtres de la vexation; je leur promets ce calcul.

(2) Ce n'eſt pas trop flatter Louis XVI, & M. Necker, que de leur dire qu'ils feront plus qu'Henri IV & Sully, ſi la Nation recouvre ſa liberté : nul Monarque, nul Miniſtre n'auront été plus précieux à l'humanité.

(3) Je ferai voir ailleurs où ſont ces reſſources : on les trouvera dans les plus grands abus.

ſieur ; ne diſputons point : l'étendart du bien eſt levé ; M. Necker nous indique la route que nous devons ſuivre ; marchons-y ſans crainte, & ſans méfiance.

Je ne ſuis point courtiſan, M. le Geolier ; je n'ai jamais été l'eſclave, ou l'adulateur des mauvais Miniſtres. Je me ſuis mille fois mis en colère contre les préambules ſéducteurs des Edits. Je ne pouvois concevoir comment il étoit poſſible qu'on pouſsât le mépris pour le peuple, pour des êtres ſuſceptibles de raiſon, juſqu'au point de leur dire : *le Roi ne ſoupire qu'après votre félicité, en prenant tous vos biens.* C'étoit joindre l'inſulte à l'expoliation (4).

Tant que j'ai vu ma Patrie humiliée ſous des Chefs ineptes, ſans capacité & de mauvaiſe foi, j'ai ſincèrement cru que la ſociété des antropophages étoit préférable à la nôtre. J'ai deſiré, comme le vertueux J. J., être tranſplanté dans une région de Sauvages. Mais, Monſieur, lorſque j'ai vu le *Réſultat* de M. Necker, & tous les écrits que le deſir de la liberté a enfantés,

(4) Qui croira que l'abus étoit ſi grand, que, dans un an, le Roi étoit plus que propriétaire du fonds de quelques terres ? Il n'en étoit pas verſé dans ſes coffres un centième. Je démontrerai cette vérité, comme on démontre les propoſitions d'Euclide.

j'ai conçu que ma Patrie peut devenir le berceau des vertus que j'aime comme la vie. J'ai dit ; *nous voilà ſauvés*, nous allons reſpirer. La fourmillière d'abus qui nous comblent d'infortunes va être anéantie ; le mauvais riche ne dévorera plus la ſubſtance du pauvre ; la veuve & l'orphelin ne ſeront plus opprimés ; une lettre-de-cachet n'enverra plus la vertu gémir, ou périr dans les antres du deſpotiſme (5).

Cette révolution, M. le Geolier, n'eſt pas encore arrivée ; mais le jour après lequel ſoupirent toutes les ames vertueuſes, commence à luire : il eſt déja permis de tout dire & de tout écrire. Point bien eſſentiel, M. le Geolier : il déplaît aux eſprits ténébreux ; mais il a produit ſon effet : il a répandu des lumières, & des hommes éclairés ne vont pas aux ſources du mal. Le bien reſtera ; il ſurnagera bientôt, Monſieur ; on mépriſera les productions d'un eſprit obſcur comme le vôtre ; les Catons ne ſeront plus expoſés à vos inſultes, & vous reſterez ſeul dans vos Petites-Maiſons, dans ces gouffres effroyables dont l'aſpect ſeul fait frémir les ames les moins ſenſibles.

---

(5) Le deſpotiſme ne réſide pas dans le Souverain, lorſqu'on dit qu'il eſt deſpote : il eſt le dernier des eſclaves. Ce n'eſt plus lui qui règne, ſon ſceptre eſt entre les mains peu délicates de nos oppreſſeurs.

Je ſuis bien convaincu, Monſieur, que les méchans, comme vous, vont faire tous leurs efforts pour ébranler l'édifice de la félicité Françoiſe. L'eſprit de cabale, l'intrigue, la jalouſie vont uſer tous les reſſorts de la perfidie, pour porter le déſordre & la confuſion dans les Etats-Généraux, pour en arrêter la tenue, ſi cela eſt poſſible ; on tâchera d'éloigner M. Necker du Gouvernement : on dira au Roi que ſes Parlemens ſont les ennemis du Trône : on inſinuera aux Membres de cet auguſte Tribunal, que l'intention de Sa Majeſté eſt de les anéantir : on répétera aux Princes, à la Nobleſſe, au Clergé, que le Plébéïen veut détruire leurs priviléges & leurs droits.

Voilà, M. le Geolier, ce que le choc des paſſions humaines va créer ; menſonges, calomnies, détours, ſuppoſitions, falſifications, tout a déja été mis en œuvre pour animer le Peuple contre ſon Souverain, & pour armer le bras du père contre ſes enfans (6).

---

(6) On nous impute bien des choſes, diſoit dernièrement un honnête Conſeiller au Parlement ; mais toutes ces choſes ſont controuvées : on pourroit, avec autant de raiſon, aſſurer que j'ai aſſaſſiné un homme dans la rue. On en a dit autant du Souverain aux Magiſtrats, & la diſcorde a triomphé.

Le peuple a été écrâſé : il a péri, & les ennemis de l'Etat, les traîtres de la Patrie, ont rejetté ſur le Monarque & ſur les Parlemens ce déſaſtreux évènement.

Ah ! M. le Geolier, ſix mois encore & de l'union, tout ira mieux ; le cahos ſe débrouillera ; nous connoîtrons les amis & les incendiaires de la Patrie : Nobleſſe, Magiſtrature, Cléricature, honnêtes Plébéïens, réuniſſez-vous, ne formez qu'un corps, qu'une âme vouée au bien public ; nos orages, nos tempêtes, nos ouragans, nos grêles, nos froids exceſſifs s'appaiſeront ; nous enfanterons un ſyſtême heureux, qui fera du bien à tous, & qui ne fera de mal à aucun.

Vaine promeſſe, direz-vous, M. le Geolier. Monſieur, je ne promets rien à la diſcorde, je ne réponds de rien, je ne décide rien ; je n'ai que la puiſſance de faire des vœux : mais je ſuis certain, que ſi chacun ſe prête à faire le généreux ſacrifice de ce qui concourt au malheur de tous, le Roi, ſon Miniſtre, ſes Parlemens ſont diſpoſés à mettre le comble au bonheur de tous.

Je ne connois point de meilleur préſervatif contre la contagion des Cabaliſtes, que le *Réſultat* de M. Necker ; il réunit tout : il n'y manque rien. Qu'on aille aux voix, & je garantis que la pluralité ſera en faveur du *Réſultat*. Je ſignerois de mon ſang, qu'il n'eſt rien émané du Trône de

plus ſage & de mieux concerté, depuis l'origine de la Monarchie. L'enſemble en eſt parfait, toutes ſes parties attendriſſent. Vous paroiſſez avoir cette opinion, M. le Geolier ; vous ſavez qu'il a fait l'admiration de tout Paris : mais vous ſuppoſez que les Parlemens ne l'approuvent pas, & cette ſuppoſition inquiete les eſprits faciles qui prêtent l'oreille à la calomnie, & qui ne diſcernent pas les ſourdes clameurs de la perfidie, d'avec les nobles intentions de tous les citoyens honnêtes & de nos reſpectables Magiſtrats.

Chacun, aujourd'hui, calcule ſes intérêts, & c'eſt juſte, Monſieur. S'il y a de grandes réformes à faire, il y a beaucoup d'hommes à réformer. Les plus vicieux, dans ce moment, ſont les plus timides ; ils craignent que la proie qu'ils tiennent ne leur échappe ; tout leur porte ombrage ; ils profitent de tout pour aigrir les eſprits. Mais, Monſieur, il n'y a peut-être pas tout-à-fait deux millions de Geoliers comme vous en France. On ne compte environ que deux millions d'hommes qui conſomment tout, & qui ne nous laiſſent que peu de choſes ; mais il y a dix-huit millions de victimes. Vous êtes les plus forts, parce que vous avez toutes les clefs de l'injuſtice ; mais nous ſommes les plus reſpectables, les plus vertueux, les plus courageux : nous déclarons que nous n'en voulons ni à la Nobleſſe que nous reſpectons,

ni aux Parlemens que nous aimons, ni au Roi, ni aux Princes de ſon ſang, que nous honorons, que nous adorons; mais nous voulons nous raſſembler, pour prendre loyalement tous les moyens capables de nous conduire tous au même but. Nous deſirons que les grandes & les petites propriétés ſoient reſpectées (7). Tout cela eſt juſte, M. le Geolier; ainſi ne nous traitons point alternativement de fous: nous avons tous, il eſt vrai, une petite doſe de folie; mais ce n'eſt pas-là la corde qu'il faut toucher dans ce moment: il s'agit d'empêcher de grandes vexations, d'appaiſer des troubles, de mettre de l'ordre où il n'y en a pas: les injures allument les torches de la diſcorde, & l'union ſeule peut nous conduire à la félicité.

Cherchons donc tous, avec la même ardeur, avec le même zèle, des Commettans intègres & éclairés, non des hommes qui, comme vous, M. le Geolier, traitent de fous ceux qui con-

(7) Comment a-t-on pu faire dire à des Princes du Sang, que le Tiers-Etat demandera bientôt que les fortunes ſoient égales, parce qu'il demande que les propriétés ſoient reſpectées? — Et les priviléges. — Ce mot eſt équivoque, M. le Geolier; il a un double ſens. Les priviléges, dont nous deſirons l'anéantiſſement, ne feront aucun tort, ni aux biens des Princes, ni aux hommages que nous leur devons: les Princes paieront moins qu'ils ne paient; je le prouverai.

ſacrent leurs veilles, leurs travaux au bien de leur Patrie; ceux que la fraude & l'iniquité ont peut-être trop aigris: cherchons, non des hommes prévenus, opiniâtres, eſclaves des préjugés, non les ennemis du pouvoir Souverain; mais tous les antagoniſtes du pouvoir arbitraire; ces ames énergiques; ces hommes actifs, laborieux, qui poſsèdent la ſcience que la Nature crée, & que la réflexion nourrit; ces bons eſprits qui font tout par eux-mêmes, & qui ne veulent être rien par les autres. Ne choiſiſſons point nos Commettans dans les rangs élevés par les reſſorts de l'hypocriſie; ces ſtatues que l'injuſtice ſeule fait mouvoir, & dont toute la politique conſiſte à régner ſur des eſclaves; ces viles créatures de l'ambition, empétrées dans le limon de la perverſité qu'engendrent l'abondance & la ſatiété de toutes choſes, ſoutiendroient mal l'édifice que nous voulons conſtruire; ces hommes blâſés, énervés, gorgés des richeſſes d'autrui, humbles par orgueil, doucereux par crainte, cruels par principes, croient que le pauvre a trop mangé, lorſqu'ils ont une indigeſtion. Jamais ils ne voudront qu'on leur parle de réforme. Nous ſommes bien, diront-ils; à quoi nous ſerviront ces innovations? — A combler l'abîme où vous êtes engloutis, ſans vous en appercevoir, afin que d'autres n'y tombent pas.

Choiſiſſons donc tous les ennemis de l'oppreſ-

tion, tous les partisans de la liberté, qu'il ne faut pas confondre avec la licence, qui est son contraire : choisissons les protecteurs du Peuple, des Malherbes, des d'Ormesson, des Fretau, des Sabatier, nos Catons, nos Aristides, nos Socrates, des Licurgue, des Solon, des Tite, des Marc-Aurele, des ames éprouvées par le feu des tribulations, jalouses de transmettre, à leur postérité, des vertus vivifiantes, sensibles aux malheurs de leurs concitoyens & de leurs frères, flattées du doux plaisir de partager, avec le plus d'égalité possible, les fruits que la terre produit.

Ah ! M. le Geolier, cette terre que nous habitons, & qui feroit nos délices, si nous étions plus justes ; ce globe que la malice & l'insscience des hommes couvrent de deuil & de maux ; cette sphère admirable, que la main habile d'un Dieu juste, magnifique & bon fertilise, produit autant de fruits qu'il en faut pour nourrir tous ses enfans. Les portions ne peuvent pas être égales, mais elles peuvent être mieux distribuées : c'est ce mieux, Monsieur, que la Nation assemblée doit chercher ; c'est ce qui approche le plus de la justice. Il faut, au moins, que tous soient certains qu'on ne les frustera pas arbitrairement de leur part ; il faut que chacun puisse dire, *mon héritage m'appartient* ; la loi du plus fort ne m'en privera plus : je saurai ce que je dois à l'Etat ;

mais les ſang-ſues publiques ne me fruſtreront pas de ma récolte, pour me rendre enſuite leur eſclave, & me nourrir dans des hôpitaux, dans les Dépôts où l'eſpèce humaine va s'engloutir miſérablement (8).

Si je parle contre ceux qui m'impoſeront arbitrairement, on ne dira plus que j'attaque le Gouvernement. Si j'écris contre l'hypocriſie, contre l'erreur, contre la ſuperſtition, on ne me rangera plus dans la claſſe des impies, des blaſphémateurs. Je ne ſerai libre, ni de blaſphémer, ni de trahir ma patrie, ni de faire des libelles diffamatoires; cette liberté ne vaut rien; c'eſt une licence effrénée : mais, en mettant mon nom au bas de la feuille que j'imprimerai; en y mettant celui de mon Imprimeur, ſi ce que j'écris eſt

---

(8) Les grandes aumônes qui ſe font dans Paris font honneur au cœur humain; mais elles ſont une critique bien amère du Gouvernement. Les partiſans de l'eſclavage admirent les hôpitaux; pour moi, je voudrois habiter un pays où il n'y auroit pas un ſeul hôpital. Les pauvres paient bien cher les ſervices que nous leur rendons. J'aimerois mieux voir des hommes fiers dans des ateliers, que de voir des êtres pâles, défigurés, humiliés dans les égoûts fétides de l'eſclavage; ces victimes de nos erreurs ne reçoivent que des ſecours qui prolongent leurs ſupplices. Qui eſt plus dupe? eſt-ce celui qui donne, ou celui qui reçoit? Je n'en ſais rien.

contraire aux loix établies, ſi je ſuis un diffamateur indiſcret, un calomniateur, un Linguet, je ſerai puni.

La liberté de la preſſe, l'abolition des Lettres cloſes, la tolérance la plus étendue, voilà, Monſieur, le vœu de notre auguſte Souverain, celui que M. Necker a conſigné dans ſon ſublime *Réſultat*; c'eſt celui de tous les Parlemens, vous ne pouvez pas en douter; c'eſt celui de toute la Nobleſſe, celui du Peuple, ce que ſigneront nos mille Commettans. Quand bien même ils ne feroient que cela, M. le Geolier, ils vous arracheroient autant de victimes, que les Lettres cloſes & l'Inquiſition ont fait périr de citoyens vertueux. Attendons cette époque, Monſieur, & ne diſputons point, ou diſputons ſeulement, pour connoître les traîtres de la Patrie, les véritables ennemis de l'Etat, ces têtes réfroidies par les eaux de la ſatiété, qui ne déteſtent que les têtes exaltées, échauffées par les rayons du ſoleil de la vérité, aſſez fortes pour expoſer leur repos, leurs biens, leur vie pour des hommes aveugles, qui ont la foibleſſe de les condamner ſans les entendre, ſans concevoir la généroſité de leurs procédés, la bonté de leurs projets vivifians.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, M. le Geolier, & c'eſt ſur la ſtabilité des Parlemens.

Les Parlemens, diſent les Geoliers, ſont à

l'agonie. Platitude de Cabaliſtes, Monſieur ; nous n'avons aucunes loix fixes ; la Nation ſe propoſe d'en créer : je ſuppoſe qu'elles ſeront ſages ; on y établira, au moins, celles qui paroîtront les plus utiles aux Commettans auxquels nous dicterons nos volontés. A qui confierons-nous le dépôt de ces loix, Monſieur ; ſeroit-ce aux Miniſtres du Roi ? La Nation accordera des ſubſides au Souverain : elle ne peut pas lui en refuſer ; mais elle ne lui donnera pas des ſubſides ſans bornes. Si, pendant l'abſence de nos Commettans, un Miniſtre, avide ou inſenſé, mépriſe nos loix, & contracte de nouvelles dettes, qui s'y oppoſera ? La Nation (9). Mais alors elle ſera diſperſé. — Elle ſe raſſemblera. Mais ſi les Miniſtres du Roi & ſon Conſeil, qu'on peut ſubjuguer, prennent des prétextes pour la tenir diſperſée ; ſi l'on fomente des diviſions, pour éluder ſes demandes ; à qui aura-t-elle recours cette Nation diſperſée, peut-être diviſée ? Si les Miniſtres du Roi & ſon Conſeil ſont dépoſitaires de nos loix, & que ces loix tombent dans l'oubli, qui nous rendra ce dépôt de nos fortunes & de nos vies ? Un Miniſtre que l'ambition pourra dévorer ? Hélas !

(9) Si la Nation étoit une heure ſeulement ſans Repréſentans, ſans Commettans, ſans Parlemens, j'irois loin de ſes barrières, pleurer ſes malheurs & ſon imbécillité.

Monſieur,

Monſieur, ſi M. Necker étoit immortel & Miniſtre éternel, je dirois à la Nation : *ne craignez rien, votre dépôt eſt en ſûreté ;* mais, Monſieur, les M.... , les B.... , les L.... exiſtent encore, & les loix d'une Nation entre les mains de pareils Miniſtres, ſont des poignards toujours prêts à nous percer le ſein. Un Parlement même eſt corruptible, mais treize Parlemens ne peuvent être corrompus que par un prodige qui n'arrivera pas.

Il nous faut donc pluſieurs Corps actifs & toujours ſubſiſtans. Cette précaution, M. le Geolier, n'eſt pas moins eſſentielle au Roi qu'à ſes Peuples. Si Clovis & Charlemagne avoient établi des Parlemens, leur poſtérité n'auroit pas été ſi humiliée. Un ſecond Charles-Martel peut rendre ſon Maître odieux, ſurcharger ſes Peuples, en ſe diſant leur protecteur, & conduire ſes deſcendans à la première dignité. Pepin l'a fait, Capet l'a imité. Qui prendra la défenſe d'un Monarque abuſé, mis dans un cloître, comme Childeric III, peut-être étouffé, mort de faim dans les tours du deſpotiſme aveuglé ? La Nation. Elle a déja un nouveau Maître. Cet uſurpateur cruel & adroit lui ſuſcite une guerre ; il feint de défendre le Peuple qu'il opprime, & pour lequel il forge des fers ; il conſerve la couronne

qu'il a usurpée ; & personne ne défend l'héritier légitime dont le sceptre est brisé.

Rois qu'on aveugle, Rois qu'on séduit, on vous conduit au despotisme, & le despotisme est le signal de votre destruction. Un Ministre vous dit que vous êtes le plus puissant des Monarques, & vous êtes aux pieds d'un Politique, rongé des vers de l'ambition, qui vous laisse assez de pouvoir pour faire du mal, mais qui ne vous en laisse jamais assez pour faire du bien à des Peuples qui vous mépriſent & qui vous abandonnent, parce qu'on leur fait croire qne vous le méritez.

J'en conclus, M. le Geolier, que les Parlemens sont l'appui du Trône & le soutien des Peuples ; que, si les Etats-Généraux anéantissoient les Parlemens, il faudroit mieux qu'ils anéantissent la Nation. Ils ne le peuvent pas ; ils ne le feront pas. J'en conclus encore que ceux qui publient que le Parlement est à l'agonie, parce que les Etats-Généraux vont se tenir, desirent sans doute la dissolution des Parlemens & les verges du despotisme ; mais leur desir est vain. Les Etats-Généraux imprimeront un nouveau caractère à nos respectables Magistrats ; ils mettront une garde au sanctuaire des Loix. Les Parlemens seront réformés, non détruits ; leur substance ne sera point altérée ; ils subsisteront, & subsisteront avec

dignité. Leur exiſtence ne ſera plus précaire ; des Lettres cloſes n'enverront plus dans vos châteaux, ſous vos énormes véroux, à vos auſpices de mort, les Sabatier, les Frétau, les d'Eprémeſnil ; la vertu ſera mieux alimentée ; le vice moins engraiſſé, plus timide, moins arrogant, & plus circonſpect.

Quelle ſera la forme des Parlemens ? Je n'en ſais rien, Monſieur ; je ne dicte pas des loix à ma Nation. Je dis ce qu'elle ſera infailliblement, ce que je la prierois de faire, ſi j'étois Souverain, ce qui ſera conſigné dans le premier cahier de nos Commettans.

Les charges ſeront-elles vénales ? Non, ſi l'on me croit. Recevoir de l'argent de ceux qui nous obligent, eſt une étrange manière, à mon avis, de renverſer l'ordre des choſes ; mais je ne décide pas encore cette queſtion. Je dis ſeulement qu'il me paroît étrange, qu'un Officier qui ſert l'Etat, paie la place qu'on lui donne ; mais je ne confonds pas la vénalité des charges avec leur inamovibilité. Si les Miniſtres ont le pouvoir de renvoyer un Magiſtrat, lorſqu'il leur déplaira, la Patrie n'aura plus pour défenſeurs que de vils eſclaves, qui la vendront pour conſerver leurs dignités.

Les Membres actuels du Parlement ſeront-ils conſervés ? François, oublierez-vous jamais que les Parlemens actuels ont donné le ſignal de votre

ralliement ? Oublierez-vous que vous devez votre régénération à tous les Membres exiſtans du Parlement ? Ils ont commis des fautes. Qui n'en commet pas ? Les Parlemens ont été calomniés, voilà ce que je ſais. On a dit qu'ils ſe ſont oppoſés à l'impôt territorial, & c'eſt une vérité dont on a fait un menſonge. Les Parlemens ont refuſé d'enregiſtrer l'impôt territorial & du timbre, joints à d'autres impôts (10) ; & ils ont rendu à la Nation, comme au Roi, un ſervice ſi important, que je n'ai pas d'expreſſions aſſez vives pour en donner une juſte idée. Ils l'ont fait, diſent les Geoliers, par intérêt & pour eux ſeulement. Je ne réponds rien à la calomnie ni à l'impéritie ; & je finis, M. le Geolier, en vous aſſurant que votre galimatias badin & malin n'a rien diminué dans mon cœur de l'eſtime que j'ai pour M. d'Eprémeſnil ; & que votre ſortie contre les Parlemens eſt encore un reſte de l'ancienne barbarie Gauloiſe qui dépouilla Louis-le-Débonnaire du

(10) Je prouverai autre part, que l'impôt territorial peut exclure tous les autres impôts, & verſer, dans le tréſor public, cinq ou ſix cents millions, *tout autre impôt ceſſant*, & en ſoulageant les Propriétaires. Voilà, j'en conviens, un grand problême à réſoudre, mais facile, ſi l'on veut calculer, recourir à l'expérience, & faire quelques ſacrifices qui ne coûteront rien à la génération préſente, & qui fixeront le bonheur de la ſociété future.

vaſte patrimoine, ou des conquêtes bien ou mal acquiſes de Charlemagne.

Si M. d'Epréméſnil n'aime, ni M. Necker, ni le Peuple ; s'il eſt intolérant, il verra que je ne ſuis pas de ſon avis. Mais j'ai toujours cru, Monſieur, qu'il faut perſuader les hommes, & qu'il ne faut jamais les contraindre. Un homme qu'aucune paſſion honteuſe n'anime, & qui ne ſoupire de bonne foi qu'après la félicité publique, perſuade & ne hait jamais ceux qui ne penſent pas comme lui.

Ainſi, Monſieur, mon unique vœu, avant la tenue des Etats-Généraux, que je regarde comme la fin de nos malheurs, & le commencement de la reſtauration de notre Monarchie, eſt que notre auguſte Monarque ſe réconcilie avec les Parlemens, auxquels il a donné des marques de confiance lorſqu'il eſt monté ſur le Trône. Je deſire qu'il ne prête plus l'oreille aux diſcours ſéducteurs des Geoliers comme vous, qui ne cherchent qu'à détourner les eſprits de l'objet principal qui, dans ce moment, doit les occuper & les rallier. Je ſouhaite ſincèrement, que la Nobleſſe & le Tiers-Etat ſe réuniſſent contre les complices de la misère publique, & qu'ils croient reſpectivement, qu'on ne les diviſe ſourdement que pour ſoutenir la maſſe énorme des abus qui nous anéantiſſent. Connoiſſez les traîtres : ce ſont les ſang-

ſues des Princes, de la Nobleſſe, du Tiers-Etat. Ce ſont ceux qui engloutiſſent tous les biens de la Nation; ce ſont ceux qui paroiſſent morts, & qui le ſont en effet, mais qui ont les mains plus actives qu'on ne penſe, & le cœur voué au malheur des Peuples. Ils donnent, j'en conviens; mais c'eſt moins une preuve de leur généroſité, que de la grande abondance dans laquelle ils nâgent, & de la crainte qu'ils ont qu'on n'en faſſe un meilleur uſage.

Je ſouhaite encore, & c'eſt le vœu de tout citoyen honnête, contre celui de Linguet, qui joue tour-à-tour le rôle de Geolier & de priſonnier, parce qu'il n'a aucuns principes, que les rentes de l'Hôtel-de-Ville ſoient payées (11), que

(11) Ceux qui ont conſeillé à Sa Majeſté de faire banqueroute, ou de diminuer les penſions, auroient mieux fait de lui conſeiller de briſer ſon ſceptre; au moins, il n'auroit pas rougi. Je n'ai pas pour maxime qu'il faut mieux plier que rompre, *aut mors*, *aut victoria læta*. Un Etat déshonoré eſt un Etat anéanti. La banqueroute ſeroit un vol plus honteux que les déprédations de Mandrin. Un citoyen, ou un étranger qui a donné ſon argent au Roi, lui a auſſi confié ſa vie. La lui ôter, eſt un acte inhumain & barbare. Un ſyſtême qui feroit du mal à un ſeul citoyen, doit être rejetté. Je ſuis certain qu'il en exiſte un qui ne fera de mal à perſonne : il faut le chercher; j'en ai déjà une idée, je la donnerai aux Etats-Généraux.

toutes les dettes soient liquidées, que les grands abus soient réformés, que tous disent, avec Louis XVI : *& que sont au bonheur tant de dépenses superflues ! ut quid perditio hæc !* Je desire que l'impôt soit simple, que sa perception soit facile, que la mise soit claire, que les Capitaineries soient abolies, que l'agriculture fleurisse, que le commerce soit libre, que la Religion & les mœurs soient respectés, que nos sciences soient pures, que nos dogmes soient raisonnables, que notre morale soit saine, que nos Prêtres soient honorés. En un mot, M. le Geolier, Monseigneur le Commandant du Château des Isles Sainte-Marguerite, je souhaite ardemment, que le Roi, que son auguste Epouse, que leur aimable Famille, que M. Necker, que les Parlemens, que M. d'Eprémesnil, que les Princes du Sang, que la Noblesse, que le Tiers-Etat, que les Ecclésiastiques éclairés jouissent unanimement & constamment de la gloire & du bonheur dont ils sont dignes ; je n'excepte nul homme de ma charité.

Du bien à tous, du mal à personne, pas même à vous, M. le Geolier ; pas même aux écrivailleurs éphémères, aux perturbateurs du repos public ; car ils ne savent ce qu'ils font : ils éguisent le poignard qui leur percera un jour le sein. L'eau qu'ils troublent, pour satisfaire leur appétit glouton, leur fait perdre de vue l'image qui de-

vroit les faire ſouvenir qu'ils ſont hommes ; partie d'un tout, où chacun reçoit le ſalaire de ſes travaux, les épices de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe adreſſe. Oui, M. le Geolier, bonheur à la vertu, malheur au vice ; chacun a, dans cette vie, ce qu'il aime ; mais l'homme honnête ne boit pas dans la coupe amère de l'incendiaire. Quiconque a ces principes gravés dans le cœur (& je vous avoue, Monſieur, qu'il faut avoir bien médité, bien réfléchi, pour en être pénétré. Ce n'eſt pas une ſcience infuſe, c'eſt le fruit d'un grand travail ; c'eſt le produit de calculs qu'on ne fait jamais bien ſans le ſecours de la raiſon) ; quiconque, dis-je, eſt imbu de ces maximes, craint les triſtes effets de la calomnie avec laquelle les Geoliers ſe familiariſent aiſément : accoutumés à entendre gémir les victimes de la perverſité publique, leur cœur s'identifie, pour ainſi dire, avec les tourmens de leurs eſclaves, & ils finiſſent comme vous, Monſeigneur le Commandant, par prier les Prevôts de Maréchauſſée de leur ramener la victime qui n'a pas expiré ſous leurs coups.

Ce qui m'étonne, Monſieur, n'eſt pas que vous vous mépreniez juſqu'au point de taxer M. d'Eprémeſnil de folie, & de vous croire ſage : vous avez dit qu'on ſe trompe ſouvent du blanc au noir, & c'eſt vrai. Le comble de la perverſité, le *ſummum* de la perfidie humaine, eſt de

dire

dire qu'un ſage eſt fou, pour jetter de la pouſſière aux yeux du Public. C'eſt aſſez perfidement parer les coups qu'on nous porte, ſur-tout dans les ſociétés où les principes de la ſageſſe ſont équivoques. Mais, Monſieur, ce qui ne fait guère d'honneur à votre jugement qui me paroît bien inférieur à celui de l'auguſte priſonnier que vous calomniez, c'eſt que vous affirmiez avec ſécurité que l'état de Geolier conduit à la Philoſophie.

Quel Philoſophe, Monſieur, voudroit avoir été Geolier de la Baſtille un ſeul quart-d'heure dans ſa vie? Ceux qui ſervent ſi bien les Phalaris, peuvent-ils être des Tite? Non, Monſieur, un Philoſophe peut commettre des fautes; mais il n'a jamais été le ſatellite ſalarié d'un tyran. Ceux qui boivent tant de fiel, ceux qui mangent tant de limaille de fer, ne digèrent point du miel. Je ſais qu'il faut des Geoliers, mais il ne convient pas de dire que cet état conduit à la Philoſophie. Une ame familiariſée avec les horreurs d'un cachot, ne fut jamais ſuſceptible de philoſophie, qui eſt l'heureux produit des lumières & de la ſenſibilité.

Je ne dis ceci qu'en paſſant, Monſeigneur le Commandant : je ſais que vous n'êtes Geolier qu'en figure; mais je vous rappelle cet écart, pour vous prouver que vous n'avez pas même bien

joué votre perſonnage, & que vous êtes inconſéquent. Quoi qu'il en ſoit, je n'en ſuis pas moins,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.
A. L. D. L. P. D. C.

P. S. Je voudrois bien ſavoir, M. le Geolier, pourquoi, dans le ſiècle où nous ſommes, ſiècle certainement bien éclairé, où nos hiſtoires ſont des fables, les ennemis du genre humain, toutes les ames que la cupidité aveugle & endurcit, traitent de fous, de têtes exaltées tous ceux qui étendent le domaine des lumières & de la raiſon, tous ceux qui ſe déclarent pour la juſtice, pour le Peuple, tous ceux qui ſont ennemis de l'oppreſſion ?

Vous ſavez ſans doute, Monſieur, que la juſtice & la raiſon ne ſont pas l'appanage des hommes puiſſamment pervertis ; il paroît évident que c'eſt dans la ſociété des mauvais riches où la ſageſſe paſſe pour folie, *& vice versâ.*

Ne ſeroit-ce point par cette raiſon, M. le Geolier, que Seneque conſeille aux Rois de prendre

toujours le contre-pied de ce qu'on leur dit : *ſemper adverſa capientes.* Fondé ſur cette maxime, je crois donc, Monſieur, qu'il eſt honorable d'être traité de tête exaltée, de fou, dans une ſociété de Geoliers ; parce que, ſuivant la maxime de Seneque, chacun eſt à ſa place. Vous dites humblement que vous êtes ſage, que l'orgueilleux M. d'Eprémeſnil eſt fou : changez de nom,

. . . . . *Fabula de te Narratur.*

FIN.